

Cette troisième enquête voit le commissaire Corso confronté à la mort d'un ami perdu de vue. Cette disparition lui rappelle de vieux souvenirs. Il croyait l'histoire enterrée depuis longtemps, mais voilà qu'elle ressuscite. Perdu dans les méandres d'une investigation surréaliste, le commissaire Corso ne devra son salut qu'à la pugnacité de son indéfectible comparse, le juge d'instruction Marnier.



## I

L'ombre de l'arbre s'étendait en un geste protecteur sur le corps esseulé de Corso.

La poitrine du commissaire s'enflait lentement ; elle respirait au rythme lent du va-et-vient des feuilles brunies par l'automne et ballottées par un vent piquant.

Corso était assis sur un banc dont les planches raides et glacées lui barrant le dos, offraient un inconfortable soutien peu propice à d'insouciantes rêveries.

Ses pensées se perdaient au travers de son regard fixé sur les ondulations de la ramure. Ses yeux, d'accoutumée souriants, regorgeaient de souvenirs troubles.

Sa journée n'avait pas été ordinaire !

Il avait dû témoigner devant une commission disciplinaire, à contrecœur, à la demande d'un collègue.

Il s'était levé dès potron-minet, douché énergiquement, rasé de près, et avait enfilé un complet veston. A neuf heures tapantes, après avoir pris le TGV pour Paris, il prêtait le serment requis devant la commission avant d'être entendu.

Il avait eu grand peine à témoigner tant il pressentait une funeste issue pour le collègue concerné.

Pour ne rien arranger, le président de cette commission était un humaniste réformé de la rude école de l'armée de terre, au regard aussi amical que la patine d'un canon, à la dent plus dure que des chenilles de tank, et de plus amateur de formules « passe-partout » au lyrisme aride.

Corso, troublé par ce franc-parler de barbouze reconverti en faux père tranquille, comprit qu'il n'avait pas à

faire à un doux ami des hommes. Son collègue ne devait s'attendre à aucune clémence.

Sur cette note peu réconfortante, Corso s'en était retourné à Mornay.

Débarqué du train, il avait erré avant de reprendre la voiture et, songeur, s'était assis au pied de l'arbre du parc de la mairie où, adolescent déjà, il aimait venir se ressourcer.

Son tronc puissant et nervuré, ses couronnes successives empilées en autant de poumons ocres frémissants recelaient un étrange pouvoir apaisant malgré le froid intense qui se diluait dans l'air.

Le châtaigner dégageait des essences âcres et fortes, que troubla la chute de l'un de ses derniers fruits hérissé de piquants.

L'automne est déjà bien engagé, songea Corso. Tout à coup frileux, il ramassa ses effets avant de s'encapitonner dans la vieille DS qui l'attendait fidèlement sur le parking tout proche.

\* \* \*

Mme Corso attendait son époux. Comme tous les soirs, elle était partagée entre la préparation du repas et la lecture récurrente de l'un ou l'autre magazine à succès, rendu très populaire par les scandales puisés dans les vies tellement peu privées de célébrités.

Même si son homme avait oublié depuis longtemps les aimables manières de jeune marié, même si l'amour s'était étioilé au frottement de la banalité des jours qui coulent, Madame Corso était l'archétype de la « bonne épouse » : elle n'éprouvait pas de désir pour un autre homme que le sien et refusait de se laisser conter fleurette par qui que ce fût.

Pourtant, ce soir-là, elle était perplexe.

Le doute s'était en effet insinué dans son esprit à la lecture d'un reportage sur un footballeur bien connu.

Sous le titre racoleur « Oui, j'ai fait un enfant à une autre femme que mon épouse ! », l'article expliquait par le menu comment cet artiste de la balle avait emballé un célèbre mannequin, d'autre part mariée, avant de l'honorer de ses mâles assauts dans un vestiaire de stade de foot.

Quel choc pour Madame Corso qui avait si bien intégré la règle de la fidélité conjugale.

Voilà qu'elle lisait un article sur un jeune homme marié qui avait eu un enfant avec une autre femme que son épouse et qui s'en vantait !

Dans un vestiaire de stade de football pour ne rien gâcher !

Lorsque Corso entra dans la cuisine, elle le regarda d'un autre œil.

Après tout, n'assiste-t-il pas de temps en temps à des matches de football ?

Avait-elle raison d'être fidèle ?

Elle n'avait sans doute pas les seins aussi galbés et les fesses aussi pulpeuses que ce jeune mannequin dont les photos garnissaient le magazine, mais après tout sa poitrine n'avait pas encore essuyé les affres de la ptôse qui pourtant la guettait sournoisement. Un jour peut-être ? Soupira-t-elle ! Alors il faudrait faire vite, se dit-elle en se tâtant subrepticement le buste.

Arrachée à ses pensées lubriques par un bonsoir de son époux accompagné d'un baiser un tantinet plus vigoureux que d'habitude, Madame Corso s'exclama, dressée et fière comme un bambin qui ne fait plus dans ses couches : « N'as-tu rien remarqué ?

— Quoi donc ma chérie ?

— Ne me dis pas qu'un anticonformiste comme toi n'as rien vu ?

Et Corso, confus, d'ajouter :

— Non, je t'assure.

— Tu m'en coupes les jambes.

Elle se rassit lourdement.

Corso tenta bien de trouver :

— Tu as nettoyé ?

Hochement négatif.

— Ou alors... ah, oui, tu as changé de parfum, c'est cela, non ?

— Mon pauvre Théo, faut-il que ce témoignage t'ait à ce point perturbé ? Au fait, cela s'est-il bien passé ?

— Bof, oui, ce fut banal, grommela-t-il en s'asseyant en face de son épouse.

A cet instant précis, les yeux de Corso se posèrent par hasard sur les pieds de sa moitié.

Les pupilles dilatées d'horreur, la bouche tuméfiée de consternation, Corso postillonna :

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

Ce à quoi Madame Corso, rassérénée, répondit :

— Ah, enfin, tu y as mis le temps ! Comment les trouves-tu ? Originales, n'est-ce pas ? Je me suis fait un petit caprice, vois-tu. Ce n'était pas donné, mais j'en avais tellement envie. Tu veux connaître le prix ?

D'un geste félin mais complice, elle s'approcha et laissa tomber le chiffre dans l'oreille flétrie de Corso.

Embarrassé par l'écume soudainement accumulée à la commissure de ses lèvres qui s'abaissaient et se tordaient, Corso expira, halluciné :

— Est-ce possible ? Mais les deux ne font pas la paire !

— Eh oui chéri, c'est le nec plus ultra de la mode anti-conformiste : avoir aux pieds des chaussures d'un modèle différent. Contrairement à ce que tu crois, les deux font bien la paire car si l'une est en faux croco, et l'autre en nubuck, elles ont par contre, hormis leur dessin différent, la même assise, la même conformation intérieure ainsi qu'une hauteur de semelle et de talon identiques. C'est franchement bien étudié, vois-tu ?

Elle déchaussa et présenta un des souliers sous le nez de Corso.

— C'est absurde, proprement absurde ! Rétorqua celui-ci.

— Qu'est-ce que tu peux être grognon ces derniers temps, soupira-t-elle avant de l'embrasser tendrement. Je plaisantais... Je m'en suis simplement acheté deux paires !

— A choisir, je préfère cela, grogna-t-il.

Cette lassitude n'avait toutefois pas empêché les pensées du commissaire d'errer dans de vastes et confuses considérations au sujet du féminisme. Corso en arrivait à se demander si son épouse ne pratiquait pas une forme de féminisme à rebours car, contrairement à toutes les autres, travailler, gagner de l'argent ou mener une carrière ne l'intéressait aucunement. Elle voulait simplement vivre sa vie à sa guise, aux dépens de son époux qui, savait-elle, ne pouvait somme toute rien lui refuser. N'était-ce pas cela la véritable émancipation de la femme, songea-t-il. Il se demanda aussi s'il n'aurait finalement pas préféré une vraie féministe, maître de son corps et de sa carrière, au plus grand profit des hommes, femme vers laquelle il aurait pu revenir de manière plus glorieuse de son quotidien vagabond.

Elle n'avait pas besoin de cela. Ce qui comptait pour elle, c'était qu'entre ses crises de nombrilisme agité, son mari la remarque dans ses moindres changements et mutations. Cela créait chez elle un rare plaisir.

Corso avait aujourd'hui méchamment raté le coche. Il faut dire que le bruit constant des crissements de pneus, gémissements de freins, démarrages, vrombissements ainsi que l'air vicié de la capitale l'avaient autant abasourdi que sa prestation devant la commission de discipline. La promiscuité des transports publics n'avait rien arrangé :

contraint dans le métro à un contact au corps à corps confinant à l'entassement, il n'avait pu se décharger de cette moite promiscuité que dans l'espace aseptisé du TGV où, la respiration réduite et le corps rétracté, il avait patiemment attendu le retour en province, à Mornay, ville à la campagne, où le bruit n'est plus que rumeur sereine. Il se plongea dans le silence de sa femme, assise presque en face de lui, absorbée dans la lecture d'un magazine « people ». Après avoir parcouru la peau rose de son visage de porcelaine et tenté de croiser son regard de velours, il se rassura en se disant que, malgré le temps passé ensemble, après la fusion des premiers émois, ils n'avaient pas encore connu la confusion des « moi » des couples qui se déchirent.

\* \* \*

La soirée et la nuit avaient fondu dans le sommeil brûlant dont Corso était affligé.

Le gel avait été particulièrement précoce et intense. Ragaillard par un petit-déjeuner avenant, Corso rechignait à gagner son bureau. Il devait interroger un suspect dans une affaire de mœurs.

Le dossier lui paraissait pénible. En plus, cet interrogatoire devait se dérouler en présence de l'avocat de l'inculpé, un enquiquineur doublé d'un idiot.

Corso, engourdi par le frimas, avait pris du retard.

En longeant le cours de l'Oiraut qui traverse Mornay, il se rendit compte que le froid avait été intense au point de geler les eaux du fleuve et d'y bloquer les péniches.

Son portable bourdonna discrètement.

Il stationna et prit la communication. Il écouta sans broncher son épouse lui annoncer le décès brutal de l'un de ses vieux amis.

Après cet appel, il resta un bout de temps prostré et engoncé dans le siège de sa voiture. Décidément, la mauvaise saison s'annonçait dure, rumina-t-il.

Avant de redémarrer, il chercha quelque réconfort par la présence d'une voix en allumant l'autoradio.

Son oreille reconnut le jingle des infos sur France Inter.

Le journaliste entama les nouvelles par la communication d'un attentat qui venait de frapper le ministère de la justice. Il n'y avait heureusement pas de victimes, seulement d'importants dégâts matériels.

Fait curieux, l'attentat avait été revendiqué par un mystérieux auteur. Il se faisait appeler « Minos ». Ce dangereux olibrius prétendait agir au nom d'un groupuscule dénommé « Justice, Ordre et Vérité ».

Vaste programme, soupira Corso avant d'éteindre la radio et de lancer la mécanique en direction de son bureau.

